

Lurelu

La seule revue québécoise exclusivement consacrée à la littérature pour la jeunesse

The logo for Lurelu, featuring the word "lurelu" in a white, lowercase, sans-serif font inside a red circle, which is set against a red rectangular background.

Etc!

Volume 9, Number 3, Winter 1987

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/12996ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association Lurelu

ISSN

0705-6567 (print)

1923-2330 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

(1987). Review of [Etc!] *Lurelu*, 9(3), 15–17.

elle suit l'exemple de Meg, l'héroïne de son poème préféré:

«Son lit était tourbe des plaines,
Sa maison le grand air...
En solitaire' par monts et prés,
Eil' vivait à son gré.»

C'est ainsi qu'une petite fille rêveuse et avide d'aventures quitte sa famille et ses trop lourdes responsabilités pour s'enfoncer dans les bois, avec pour tout bagage sa belle chemise de nuit rouge, sa courtoise, son livre de poèmes et un sac de pommes de terre.

Des aventures elle va en vivre et presque en mourir, pendant qu'à la maison on cherche deux enfants. Leroy, atteint de déficience mentale et le protégé de Jasmine, est parti à la suite de sa grande soeur et a disparu à son tour.

Les thèmes de ce roman sont très réalistes. Une fugue ne résoud pas les problèmes scolaires et familiaux, mais combien d'adolescents disparus ont fait la manchette des journaux? À la suite de Jasmine, le lecteur découvrira la peur, l'intolérance, la déficience mentale, mais aussi l'amitié et le courage de faire face à ses responsabilités. Jasmine n'est une fille ni riche, ni séduisante, ni amoureuse, ni garçon manqué, mais elle vit des angoisses et des rêves très réels: c'est une héroïne dans laquelle les adolescentes peuvent se reconnaître.

Gagnant du prix Ruth Schwartz, en 1983, ce roman de Jan Truss a été traduit avec bonheur par Marie-Andrée Clermont. Avant même de lire ce livre, j'avais un préjugé favorable: la collection des Deux Solitudes nous a habitués à des oeuvres de qualité, et je n'ai pas été déçue. L'illustration de la page couverture, par contre, ne m'a pas impressionnée. J'aurais préféré une image plus attirante; le lecteur adolescent, face aux Livres dont vous êtes le héros ou aux romans de la collection Coeur à Coeur, risque de laisser passer une très belle lecture à cause d'un emballage moins séduisant.

Pour les 10 à 15 ans.

Monique Prescott
Bibliobus
Ville de Montréal

Brian Doyle EN MONTANT À LOW

Traduit de l'anglais par Claude Aubry
en collaboration avec Danielle Aubry
Éd. Pierre Tisseyre, collection des
deux solitudes-jeunesse, 1986,
98 pages. 9,95 \$



Nous sommes en 1950. Tommy et son père passent les vacances à Low, un petit village de la Gatineau. Bébé Bridget y habite au milieu d'une famille nombreuse et démunie. La première partie du récit décrit le voyage

plein de péripéties de Tommy et de son père à bord de la voiture neuve de leur ami Frank, bon diable malheureusement toujours ivre. Le pire conducteur de la Gatineau, au dire de Tommy. Tout au long du trajet, ponctué de multiples arrêts dans les hôtels, ils rencontrent de vieilles connaissances. Une nouvelle incroyable les préoccupe tous: Mean Hughie, père de Bébé Bridget et vieux rival du père de Tommy, le pire dur à cuire de la Gatineau, se meurt d'un cancer. La deuxième partie du récit raconte comment, avec l'aide de Tommy, Bébé Bridget, dont le bras a été amputé par une lieuse conduite par Mean Highie, retrouve son père disparu et se réconcilie avec lui.

Le lecteur est d'abord saisi par le réalisme des situations et des personnages. La misère dans laquelle vit la famille de Mean Hughie, l'ivrognerie incurable de Frank et la vie sur la ferme des grands-parents sont décrites simplement, mais avec beaucoup de justesse. L'humour tient une grande place, surtout grâce aux frasques de Frank et aux manies de tante Dottie, ennemie jurée des microbes. Il y a aussi beaucoup d'amour: celui qui unit Tommy et son père, ou encore Crazy Mickey et Old Minnie, les arrière-grands-parents centenaires qui se tiennent par la main dans la balançoire. Mais notre attention est surtout retenue par le sentiment qui lie Bébé Bridget et un Tommy fasciné par la beauté du regard de la petite fille handicapée.

La mort y est présentée comme une chose naturelle. Aucunement effrayés, les enfants ramènent le cercueil de Mean Hughie dans leur barque. Avant de mourir, Mean Hughie a pu exprimer à Bébé Bridget son amour et surtout son

profond regret de l'avoir battue après l'accident. Bébé Bridget peut ensuite vivre en paix: même si elle ne peut retrouver son bras, son coeur est guéri. Son père ne lui a-t-il pas sauvé la vie en lui attachant le bras avec de la ficelle lieuse? À la dernière minute de sa vie, Mean Hughie trahira sa réputation de dur.

Ce récit est à recommander autant pour la qualité de son écriture que pour l'originalité de son contenu. Il plaira sans aucun doute aux plus de dix ans.

Denise Dolbec
Bibliothèque nationale du Canada

etc!

Suzanne Lebeau TI-JEAN VOUDRAIT BEN S'MARIER MAIS...

Éd. Leméac, collection Théâtre
pour enfants, 1985, 129 pages. 8,95 \$



Écrite en 1974, cette pièce de théâtre s'adresse aux enfants du deuxième cycle du primaire.

L'action se passe à Laprairie, petit village de la région de Montréal, autour de 1800. On y assiste à la révélation d'un amour entre Ti-Jean et la Madelon. Gabriel, le père de Madelon, découvrant cet amour impose trois épreuves à Ti-Jean afin de vérifier son habileté et son courage. Le dénouement est heureux grâce à la complicité de la vieille Marie, guérisseuse un peu sorcière, personnage marginal dans la vie du village et personnage-clé de la pièce. C'est elle qui fait le lien entre le public et les comédiens. Elle est à la fois comédienne et animatrice. C'est elle qui amène les enfants-spectateurs à devenir des coacteurs de la pièce. Mais l'animatrice ne prend jamais le dessus sur la comédienne. La participation des enfants est bien intégrée et ne nuit en rien à la magie du spectacle.

Il est intéressant de présenter aux enfants une tranche de la vie de nos ancêtres par le biais d'une telle pièce de théâtre. Il s'agit en plus d'un thème

facile à exploiter en classe ou à la bibliothèque. L'auteure suggère d'ailleurs plusieurs thèmes de recherche pour l'avant et l'après-spectacle.

Le texte de *Ti-Jean voudrait ben s'marier mais...* est écrit en ancien français; je doute que les enfants lisent jusqu'au bout cette histoire qui est pourtant bien accessible et d'une structure proche du conte de fées traditionnel. En effet des phrases comme celles-ci découragent: «Ti-Jean y a droèt, y doèt l'avoèr. On va y fér' pour lui, malgré lui» (p. 67); ou encore: «Après tout', el' fer vaut ben l'bois» (p. 38).

Ce volume s'adresse finalement moins aux enfants qu'aux enseignants qui veulent préparer leurs élèves à la venue d'une troupe de théâtre invitée à présenter cette pièce à leur école. Un cahier d'exploration, un document d'accompagnement, une bibliographie, des notes biographiques sur l'auteure occupent la moitié du livre; toutes ces pages ne conviennent pas du tout à un public enfant. De nombreuses citations en anglais (non traduites) ponctuent les «quelques notes sur ce théâtre de participation» (10 pages). Ces textes sont très intéressants mais n'ont pas vraiment leur place dans cette collection.

Bref il s'agit d'une bonne pièce de théâtre pour enfants, mais un public très restreint pourra la lire avec profit.

Groupe d'âge suggéré: 10 ans et plus

Ginette Guindon
Développement des collections
Bibliothèque municipale de Montréal

Collectif L'ANNÉE 1985 DE LA SCIENCE-FICTION ET DU FANTASTIQUE QUÉBÉCOIS

Éd. Le Passeur, 1986, 227 pages.
8,85 \$



Paru à Québec en mai 1986, cet annuaire au sens propre du mot ambitionne de faire la recension complète des oeuvres écrites au Québec dans ces deux genres et sur ces deux genres au cours de l'année écoulée. Dès sa première année (1984), il y parvenait admirablement, et le peu qui avait

échappé à ses compilateurs, ils l'ont signalé et commenté dans *L'année* suivante, dans la section «supplément».

«Mais y a-t-il tant à dire sur la science-fiction et le fantastique québécois?» s'étonneront certains. Il y en avait l'an dernier pour plus de deux cents pages en caractères fins (caractères qui se prêteraient mal à un roman mais qui conviennent à un ouvrage de référence, lequel n'a pas à être lu de façon continue). En 1985 ont en effet paru 9 romans, 186 nouvelles (dont près de la moitié groupées dans 10 recueils ou anthologies), sans compter les rééditions, réimpressions et traductions. Les textes parus dans des supports européens ou canadiens-anglais ne sont pas oubliés. Cette production venait de 75 auteurs et auteures! Si le fantastique et la science-fiction sont marginales, du moins ces marges sont-elles très fréquentées!

L'année résume 37 études, dossiers et articles, analyse 4 revues professionnelles ou semi-professionnelles et 7 «fanzines» (revues amateurs). Elle recense aussi beaucoup des critiques et commentaires publiés dans divers médias sur les textes de fiction parus en 1985. *L'année* offre en plus des entrevues avec la lauréate et un des finalistes du grand prix de la Science-fiction et du Fantastique québécois 1985, un regard rétrospectif sur un des précurseurs de la SFQ*, un «coin des spécialistes» où 11 personnes du milieu évaluent 15 livres et nouvelles. Deux nouvelles figurent aussi au sommaire de cet ouvrage. Aux «Bâtisseurs de pyramides», récit tissé de belles images mais un peu précieux, j'ai préféré «La voix des étoiles», petit texte savoureux où Alain Bergeron, un pionnier de la SFQ moderne, jongle adroitement avec sa marotte, la relation de l'auteur au personnage.

L'équipe de *L'année* est constituée de spécialistes de la science-fiction et du fantastique, praticiens eux-mêmes ou observateurs assidus. À preuve les fiches d'identité du tandem de tête: l'éditeur Jean Pettigrew, écrivain, chroniqueur de SF à *Nuit blanche*, et le rédacteur en chef Claude Janelle, chroniqueur pendant sept ans à la revue *Solaris* et secrétaire du grand prix de la SF. Avec rigueur, sans complaisance, mais avec un préjugé favorable et une bonne connaissance des genres étudiés, les cinq collaborateurs principaux signent des

analyses très pertinentes qui vont d'un paragraphe pour les nouvelles les plus courtes jusqu'à trois ou quatre pages pour les livres majeurs. *L'année* s'est vite acquis l'estime de tout le milieu, qui a noté en particulier l'exhaustivité et la rigueur de l'entreprise.

Si donc vous, vos étudiants ou les usagers de votre bibliothèque cherchez des références sur la science-fiction et le fantastique d'ici et d'ailleurs, si vous voulez faire un choix éclairé parmi les lectures québécoises dans ces genres (y compris la SF pour jeunes, où la production en 1985 a été de cinq romans et un collectif), il faut vous procurer *L'année de la science-fiction et du fantastique québécois*. Grâce à sa section rétrospective «Les pionniers de la SFQ» et à sa recension des rééditions, *L'année* compte graduellement couvrir tout le terrain bibliographique antérieur à sa création en 1984. Ses responsables** désirent continuer de publier l'annuaire de l'année concernée en avril ou mai de l'année suivante.

Daniel Sernine

* SFQ: Science-fiction québécoise.

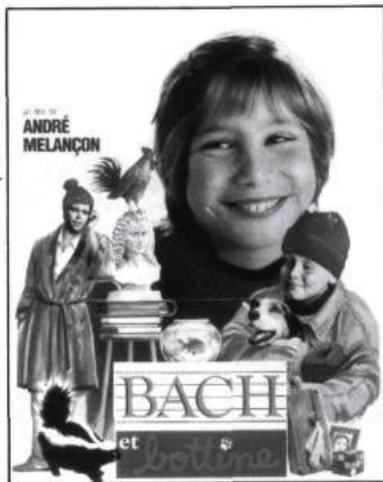
** Le Passeur: 2032, avenue Royale, Beauport (Québec) G1C 1N8.

Cajetan Larochelle LE ROYAUME DU SOLEIL DU DEDANS Éd. Centre Viréo, 1982.



Au cours d'une randonnée avec sa famille, un petit geai bleu est blessé par des chasseurs. Son aile droite brisée, le petit oiseau se met à marcher dans la forêt dorénavant hostile. Souffrant de froid et de faim, il ne peut se consoler d'avoir perdu sa famille. L'hiver passe. Un jour, il rencontre un vieillard aux ailes transparentes, qui fait pousser des arbres bleus. Le vieillard compatit au malheur du geai bleu et lui offre de devenir un magicien de la vie. Au lieu de s'apitoyer sur son sort, lui dit le vieillard, il faut apprendre à changer son malheur en bonheur. Ainsi commence pour le petit geai bleu une nouvelle vie. Fort des enseignements du vieil homme et des témoignages de la petite pierre et de l'arbre déraciné, il redécouvre la sensation du bonheur.

L'auteur, Cajetan Larochelle, destine ce conte aux enfants de huit



ans et plus. Dans une courte présentation aux éducateurs, il explique que «ce conte a pour but de suggérer à l'enfant l'attitude souhaitable face à la douleur de la détresse humaine, soit l'acceptation. Non pas une acceptation seulement logique, mais émanant à la fois de la raison et du cœur.» Le conte, à notre avis, atteint fort bien ce but. Le message, clairement et simplement exprimé, est à la portée d'un jeune auditoire. Le texte est de qualité, tant par son vocabulaire riche que par la grande sensibilité qui s'en dégage.

Soulignons tout particulièrement l'excellent enregistrement du conte. La narration de Jean-René Ouellet est captivante, et son émouvant petit geai bleu gagnera sûrement l'affection des enfants. Paul Hébert, quant à lui, prête sa voix au sympathique vieillard. La trame musicale complète l'atmosphère déjà créée par tous ces personnages féériques. Quant à la chanson *Raconte-moi ton drame*, elle s'enregistre tout naturellement dans notre mémoire. Le conte tout entier d'ailleurs laisse sur son auditoire une vive impression.

Le royaume du soleil du dedans a déjà fait ses preuves. Dans la région de Lanaudière, la cassette a été jouée dans une librairie et des écoles primaires, au Cercle des jeunes naturalistes ainsi qu'à la radio. Il est aussi fortement question d'adapter ce conte au théâtre avec des marionnettes. Au départ, un livre devait accompagner la cassette. Nous ne pouvons que déplorer l'absence de ce support imprimé, qui serait sûrement apprécié du jeune public.

Pour les 8 ans et plus.

Denise Dolbec
Bibliothécaire

BACH ET BOTTINE

Un film d'André Melançon

Scénario et dialogues: Bernadette Renaud et André Melançon

Idee originale: Bernadette Renaud

Les Productions La Fête

Tous se souviennent bien sûr de *La guerre des tuques* d'André Melançon, un film qui avait remporté un très grand succès il y a deux ans. L'an dernier, *Opération beurre de pinottes* de Michael Rubbo prenait d'assaut l'écran des salles de cinéma. Ce deuxième conte pour tous de Rock Demers avait tout compte fait séduit, mais

avec beaucoup moins de force que *La guerre des tuques*. Personnellement, l'humour et les trucages d'*Opération...* m'avaient ébloui, mais les quelques invraisemblances que j'avais décelées m'avaient un peu agacé.

Bach et Bottine (le troisième long métrage du producteur Rock Demers) devrait aisément conquérir les jeunes et leurs parents. Bien sûr, il n'y a pas autant d'action et d'éclat que dans *La guerre des tuques*, mais il s'agit encore une fois d'un film centré sur l'émotion, la tendresse et l'amour; toute comparaison serait bien inutile.

Voici l'histoire en deux mots: Fanny Tremblay (Mahée Paiement), orpheline, débarque un peu avant Noël chez son oncle Jean-Claude Parenteau (Raymond Legault), un employé de bureau qui entreprend une année sabbatique afin de se préparer à participer à un concours d'orgue. Célibataire, la musique est sa seule passion. La vie de Jean-Claude Parenteau est évidemment bouleversée par l'arrivée de cette fillette de dix ans et demi qui déplace beaucoup d'air quand elle passe... beaucoup d'air et beaucoup d'animaux aussi, puisqu'en plus de sa mouffette Bottine, Fanny finira par héberger avec son ami Charles, son voisin, 48 animaux domestiques dans le hangar! Fanny dérange mais réussira à se faire aimer suffisamment pour contrecarrer les plans de son oncle de lui trouver une vraie famille.

Bach et Bottine est un film réussi, même si l'on devine au cours des premières quinze minutes quel sera le dénouement. Comme ce n'est pas un film d'action, mais bien un film d'émotion, cette anticipation qui se confirme ne déçoit nullement. Le grand réalisateur qu'est devenu André Melançon affirme à nouveau son immense talent. Les jeunes acteurs jouent de façon très juste et crèvent littéralement l'écran; particulièrement Harry Marciano dans le rôle de Charles, l'ami de Fanny, et cette dernière, bien sûr, interprétée par Mahée Paiement qui joue à la perfection.

Mahée Paiement a un sourire irrésistible et conquérant. Je n'ai jamais vu une enfant (à part les miens évidemment!) arborer un si beau sourire, comme un trophée. Si ses passages à la télévision vous agacent un peu, ce film vous fera découvrir son talent indénié. Quant à Raymond Legault, le vieux garçon perturbé par l'arrivée de Fanny, il a vraiment la gueule de l'emploi. Finalement, en ce qui concerne André Pelletier, elle est efficace mais un peu trop effacée dans le rôle de Bérénice, l'amie de cœur de Jean-Claude Parenteau; c'est néanmoins une comédienne toujours agréable à revoir.

Les dialogues du film sont toujours pertinents, percutants; rien d'inutile. Quelques touches d'humour viennent égayer ce film. La musique est de Jean-Sébastien Bach, un jeune musicien qui promet m'a-t-on dit, quoique sa musique soit plutôt classique.

Enfin, *Bach et Bottine* s'inspire du livre de Bernadette Renaud, *Le chat de l'oratoire*, publié il y a quelques années aux éditions Fides, mais il s'en écarte largement, tant et si bien qu'il ne reste qu'un homme épris de sa musique et une chatte qui se transforme en mouffette; tout le reste, l'amitié, l'amour à conquérir, l'enfance dans le monde adulte, est traité avec plus de force et de réalisme.

Bach et Bottine, un film à voir indéniablement.

Robert Soulières

P.S. Le cinéma n'y va pas de main morte; pour traverser la jungle et «percer l'écran», il faut une forte publicité dans les médias ainsi qu'une affiche et un disque... et souvent un livre. J'ai toujours cru que les livres étaient trop timides.

Par ailleurs, à l'occasion de la promotion du film, j'aurais aimé voir André Melançon rendre justice à Mme Bernadette Renaud en mentionnant à tout le moins qu'elle a été co-auteure du scénario et que l'idée originait d'elle. Malheureusement, les entrevues ont été réalisées comme si Mme Renaud n'avait jamais existé. Cela avait également été le cas pour Gilles Cantin et Danyèle Patenaude pour le film *La guerre des tuques*. Ils ne sont jamais sortis de l'ombre. Bien sûr, le travail du réalisateur est important, mais derrière le film, il y a l'auteure, le livre et ça aussi, c'est capital! Alors, rendons à Cléopâtre...